Décadrages

Cinéma, à travers champs

32-33 | 2016

Séries télévisées contemporaines

Du Local à la Bobine – un cinéma à la vallée de Joux (VD) : richesses d’une monographie

Daniel Reymond, *La Bobine, un cinéma à la Vallée de Joux (1923-2015)*, Yverdon-les-Bains, Editions de la Thièle, 256 p., 150 ill. en couleur, isbn 978-2-8283-0047-0

Roland Cosandey

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/decadrages/960>

DOI : 10.4000/decadrages.960

ISSN : 2297-5977

Éditeur

Association Décadrages

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2016

Pagination : 191-198

ISBN : 978-2-9700963-2-0

ISSN : 2235-7823

Référence électronique

Roland Cosandey, « Du Local à la Bobine – un cinéma à la vallée de Joux (VD) : richesses d’une monographie », *Décadrages* [En ligne], 32-33 | 2016, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 04 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/decadrages/960> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/decadrages.960>

Roland Cosandey

Du Local à la Bobine – un cinéma à la vallée de Joux (VD): richesses d’une monographie

Daniel Reymond, *La Bobine, un cinéma à la Vallée de Joux (1923-2015)*, Yverdon-les-Bains, Editions de la Thièle, 256 p., 150 ill. en couleur, isbn 978-2-8283-0047-0

On distingue sur cette illustration de la couverture les trois arcs porteurs en bois si caractéristiques de la voûte de La Bobine, originellement de 1889, remplacés en 1987. Photo Julien Roux, Lausanne

La Bobine, un cinéma à la Vallée de Joux (1923-2015) – voilà un livre qui se prête à plusieurs lectures, qui peut être apprécié pour différentes raisons, placé qu’il est sous le double signe de la Mémoire et de l’Histoire.

Membre actif de la Société de gymnastique du Sentier, auquel il consacra naguère une plaquette¹, Daniel Reymond, son auteur, sait ce

¹ Daniel Reymond (éd.), *FSG Le Sentier: 125^e anniversaire: 1863-1988*, Le Sentier, s. n., 1988.

qu'est la vie sociale quand elle se déploie dans le cadre associatif – et le milieu dans lequel s'est développée, depuis plus de nonante ans, la singulière activité cinématographique qu'il relate lui est familier. Discret, il apparaît furtivement, comme on le comprend au détour d'une phrase, parmi le public du Cinéma Sonore – c'était le nom de La Bobine du temps de son enfance combière. Et quand il sollicite Fernand Melgar afin qu'il dise ce que représente pour un cinéaste un débat mené avec le public, au Sentier en l'occurrence, c'est qu'il était venu, bien des années plus tard, l'écouter parler de *L'Abri* (2014).

Cette familiarité lui permet d'orchestrer le chœur des souvenirs, ces voix que le lecteur entend au fil du récit, témoignages expressément recueillis pour ce livre et qui font de l'ouvrage un petit monument où figurent quatre générations, dont on peut clairement percevoir ce qui les unit mais aussi ce qui les différencie, de 1923 à aujourd'hui. Les principaux témoins, dont le récit est distingué du corps du texte, se nomment Patrice Piguët, opérateur et responsable technique pendant près d'un demi-siècle, fils de Jacques Piguët, lui-même en cabine depuis 1934, puis gérant de la salle jusqu'en 1985, et Daniel Capt, membre de la Société de gymnastique, témoin privilégié de l'activité du cinéma².

Pour beaucoup, hommage, reconnaissance et partage du souvenir suffiront à leur bonheur. Et apprendre – par le texte et l'image – deux ou trois choses que l'on sait du passé ne manquera pas de raffermir, au nom de l'héritage, la volonté de poursuivre l'œuvre, du Local à La Bobine, par passion du cinéma, par engagement dans la communauté, par volonté de ne pas renoncer, là où l'on habite et où l'on vit, à un lieu où l'on peut encore se rencontrer.

MAIS LE MÉMORIALISTE S'EST AUSSI FAIT HISTORIEN – l'Histoire est une matière que Daniel Reymond a longtemps enseignée au Gymnase de Burier. En général, quand il s'agit de célébrer une salle de cinéma, la plupart du temps à une date anniversaire, le journal local y va de son article, puisé le plus souvent dans ses propres éditions ou dans l'historique plus ou moins fiable dont certaines salles complètent aujourd'hui leur site sur l'internet. Au mieux, le cinéma lui-même publiera une plaquette, largement fondée sur la presse d'ailleurs, faute d'avoir conservé des archives. Quand il y a des exceptions, elles mettent le chercheur en appétit et le laissent frustré: comme on voudrait pouvoir lire l'intégralité du

² Leur nom apparaît sur la page de titre comme collaborateur. Le nôtre en fait partie. La perspective en quelque sorte programmatique de cette recension dit pourquoi nous avons prêté notre concours à Daniel Reymond dès que celui-ci nous a informé de son projet.

journal de bord tenu dès les années 1930 par Jean Renaud, exploitant du cinéma de Château d'Œx, l'Eden!³

Daniel Reymond, lui, s'est retrouvé devant une mine à ciel ouvert, les archives de la Société immobilière du local de gymnastique du Sentier, qui recèlent les pièces administratives et la correspondance liées à la construction de l'édifice et à l'activité cinématographique de la Société de 1923 à 1982, année du rachat par la Commune⁴. Donné en annexe, le tableau des vingt-six films ayant fait plus de mille entrées dans la petite commune du Sentier en est une des matières transformées les plus spectaculaires – le premier, en 1927, ce fut *Les Misérables*; en 1963, année particulièrement faste, ils sont quatre: *Le Jour le plus long*, *Le Comte de Monte Cristo*, *La Guerre des boutons*, *Au risque de se perdre*.

Dès l'article qu'il consacrait au «Local» dans la *Feuille d'avis de la Vallée de Joux*, en août 2013, on percevait l'assurance que lui donnaient ces documents et la perspective qui allait s'imposer pour le livre, dont cette première évocation lui donna l'idée⁵. Au lieu d'y puiser anecdotes et autres détails relevant du pittoresque et souvent de la pure nostalgie, plutôt que de se contenter d'établir ces sortes d'annales dont l'histoire locale est friande, et qui sont d'ailleurs fort utiles quand elles sont bien faites, Reymond exploite ces sources, uniques dans notre domaine par leur continuité et leur consistance, à des fins plus interprétatives. Elles lui permettent de broser l'histoire d'une société et des animateurs qui allaient faire d'une activité longtemps marginale un métier, si accessoire fût-il. Et comme il associe à cette évolution l'histoire de la programmation et des sensibilités qui en modèlent le répertoire, voilà que le tableau acquière toute sa profondeur.

CAR L'HÉRITAGE EST COMPLEXE, si on veut bien y regarder de près. Dans cette perspective, plus possible de subsumer ces engagements multiples, ces fidélités durables, ce bénévolat longtemps pratiqué parce qu'il allait de soi, aux seules vertus mobilisatrices, et censées être présentes depuis toujours, de l'«amour du cinéma».

Du Local à La Bobine, en passant par le Cinéma Sonore et le Cinéma du Sentier, la continuité sous-jacente est d'ordre structurel. Au Sentier, la salle de cinéma ne fut jamais une salle «indépendante», c'est-à-dire un établissement «commercial», comme le Conseil du Local semble avoir redouté qu'il en vînt à s'ouvrir dans son voisinage. Le renversement des

³ Un avant-goût en est donné dans Jean-Paul Renaud, *Château d'Œx. Eden Cinéma 1932-2007*, chez l'auteur, Château d'Œx, 2007, 30 p.

⁴ Cette configuration favorable fait regretter d'autant plus que l'auteur doive signaler, discrètement au demeurant, que les archives de la Commune du Chenit et celles de la fraction de commune du Brassus qui en relève sont restées sans raison probante inaccessibles au chercheur.

⁵ Daniel Reymond, «En marge du 150^e de la FSG Le Sentier. 1923-2013, 90 ans de cinéma!», *Feuille d'avis de la Vallée de Joux* (Le Brassus), 22 août 2013.

choses n'y a rien changé. Que la Société de gymnastique comptât sur les rentrées du cinéma pour financer ses activités ou que le cinéma dépende du soutien public, comme c'est le cas aujourd'hui, cette salle aura toujours fonctionné grâce au bénévolat, tout en étant reconnue par la corporation, en l'occurrence l'Association cinématographique suisse romande (ACSR), et par le Canton, qui délivre leur patente aux exploitants de cinéma.

Cet état anticipe-il l'évolution qui marquera fortement dans le Canton de Vaud, mais ailleurs aussi, le statut des petits cinémas, et pas seulement dans les bourgs? Une évolution qui vit, depuis la fin des années 1980 et le début des années 1990, des associations de soutien se créer et des Communes intervenir sous différentes formes pour assurer le maintien de la salle locale, à Sainte-Croix, Aubonne, Orbe, Pully, Bex... Le changement d'attitude des autorités mériterait d'être mieux cerné, des Communes comme Chexbres, Cossonay ou Oron ayant commencé plus tôt encore à intervenir, en achetant les locaux de projection et en les mettant à la disposition d'associations ou d'exploitants plus ou moins bénévoles⁶. Raymond met bien en évidence cette évolution pour La Bobine, dessinant le fort contraste entre une longue période de méfiance, voire d'hostilité, et, quelque trois générations plus tard, la reconnaissance de la fonction culturelle et sociale du cinéma, au nom de laquelle l'aide publique est attribuée.

Avant ces années-là, le cinéma du Sentier, dont la vocation première était d'alimenter la caisse d'une société de gymnastique, fut-il un cas particulier? Il manque de travaux pour répondre, et ceux qui s'y lanceront iront certainement chercher leurs questions et leurs comparaisons dans ce nouvel ouvrage⁷.

Permettant aussi de préciser le rôle important de Ciné-Circuit (Nyon) et de son réseau de salles dans les années 1930-1940, tout en signalant l'existence du plus modeste et éphémère Circuit CIBEKA (Chavornay), *La Bobine, un cinéma à la Vallée de Joux (1923-2015)* suggère la possibilité de dessiner une image nouvelle de l'exploitation cinématographique vaudoise. Cette image qui permettrait peut-être, à l'ère des multiplexes et *mutatis mutandis*, d'appréhender dans le long terme une agrégation de salles hors chef-lieu comme par exemple Cinérive (Vevey) et ses antécédents, pour rester dans le canton de Vaud.

⁶ Merci à Marc Pahud, Lausanne, pour ses remarques à ce propos.

⁷ Notons ici que relevant dès l'origine d'une association, La Bobine échappe au modèle que l'économie des multiplexes a fait peu à peu disparaître, à quelques exceptions près, celui de l'entreprise familiale, détentrice d'une ou plusieurs patentes de cinéma parfois sur trois générations, cela dès les années 1910-1920. Cet aspect de l'exploitation cinématographique, si éclairante pour l'étude du tissu des salles et de leur géographie, n'a fait jusqu'ici l'objet d'aucune approche particulière.

SUR D'AUTRES PLANS AUSSI, la monographie de Reymond se prête à des indications pour de plus amples recherches. Le jour où l'on produira une cartographie des interventions de Freddy Buache, alors directeur de la Cinémathèque, en Suisse romande de 1951 à la fin des années 1970, on prendra mieux la mesure de son activisme infatigable (il vint au Sentier en 1956 et en 1963). Et quand on s'intéressera de plus près à l'histoire du Centre d'initiation au cinéma du DIP vaudois, qui deviendra Centre d'initiation aux communications de masse et aux moyens audiovisuels, force sera de commencer par le Sentier, où le créateur et premier directeur du CIC (1967-1988), Jean-Pierre Golay, enseignant au Collège secondaire, en proposait une préfiguration en 1956 déjà.

Que l'étude ait pris en considération ces initiatives, qui ne relèvent pas de l'activité directe des gérants du cinéma, mais qui constituent dans ces années-là une part du tissu culturel cinématographique de la vallée de Joux, obligera désormais tout chercheur qui ferait l'histoire d'une salle à être attentif à ces pratiques, dont Yvonne Zimmermann a montré pour l'entre-deux-guerres qu'elles ne sauraient être négligées dans le cadre d'une histoire générale du spectacle de cinéma ⁸.

L'ATTENTION PORTÉE PAR REYMOND au répertoire, qu'il soit le fait du programme ordinaire ou d'initiatives extérieures, permet de faire quelques constats qui dépassent de loin le cadre local. Ainsi l'importance des musiciens d'accompagnement pendant les années du « muet », même pour une petite salle comme celle du Sentier, est bien mise en évidence. Ils se voient nommés, illustrés par quelques documents rares, comme cette liste manuscrite de choix musicaux établie en février 1932 par la pianiste Claudine Heuby, venue de Lausanne pour accompagner la version muette d'*A l'Ouest rien de nouveau* ⁹.

On notera le succès immédiat des films de Pagnol, dès *Marius* montré en 1932 et *Fanny* l'année suivante, ainsi que *La Fille du puisatier*, en 1942, qui est vu par 1296 spectateurs, presque la moitié du village ! Le souvenir vif laissé par le passage bisannuel du Fip Fop Club de Nestlé de 1936 à 1959 confirme l'importance de cette étonnante entreprise publicitaire pour une première familiarisation au cinéma dans les années où celui-ci était pratiquement interdit aux enfants en âge scolaire (aujourd'hui, cette fonction est assurée sur un pied cinéphilique, et non plus patriotico-publicitaire, par La Lanterne magique, présente dès 1998 au

⁸ Voir Yvonne Zimmermann, « The Avant-Garde, Education and Marketing. The Making of non-theatrical Film Culture in Interwar Switzerland », dans Malte Hagener (éd.), *The Emergence of Film Culture. Knowledge Production, Institution Building and the Fate of the Avant-Garde in Europe, 1919-1945*, Berghahn Books, New York / Oxford, 2014, pp. 199-224.

⁹ Sur la pratique de l'accompagnement musical de film en Suisse, on lira Bruno Spoerri, « Musik zum Stummfilm in der Schweiz. Bruchstücke einer Geschichte », dans Mathias Spohr (éd.), *Swiss Film Music. Anthology 1923-2012*, Chronos, Zurich, 2014, pp. 33-65.

¹⁰ Certaines de ces pistes croisent ce que Robert Cerruti nous dit d'une ville comme Nyon, dans son *Histoire des cinémas de Nyon des origines à nos jours*, en particulier dans le chapitre qu'il consacre au cinéma Capitole. Ce travail est publié en ligne sur le site de la Cinémathèque suisse, à la rubrique Documents de cinéma: www.cinematheque.ch/i/documents-de-cinema/salles-programmes-publics/nyon-par-r-cerruti/. C'est tout l'intérêt d'une histoire des cinémas qui ne limite pas son approche à la salle comme édifice, pour sa seule dimension architecturale ou urbanistique, ni à la salle comme simple entreprise, mais qui prend en compte sa raison d'être: les programmes qu'on y donne.

¹¹ Apprendre qu'une convention entre l'association des distributeurs et celle des exploitants passée à l'échelle nationale entre 1991 à 2001, dite «lex Marty», visait à protéger les intérêts des «salles de campagne» permet de problématiser d'une façon particulière les relations entretenues par les protagonistes de ce marché complexe et de s'interroger sur leurs permanences et leurs variations. Mais il n'existe à ce jour aucune histoire des deux associations.

Sentier). Peu présente dans les mémoires, contrairement au Fip Fop, l'activité de Cinédoc dans les années 1960-1970 est dûment rappelée ici. Son répertoire essentiellement documentaire sera prolongé par d'autres formules, dont les tournées de Connaissance du monde du Service culturel de la Migros¹⁰.

Sur un autre plan, la pratique du «louage à l'aveugle ou en bloc», désigné comme une pratique dommageable par la loi fédérale sur le cinéma de 1962, est décrite de l'intérieur, grâce aux rapports annuels des responsables de la salle et autres procès-verbaux requis par le statut associatif, et grâce au souci qu'on y perçoit de ne pas parler la langue de bois, deux éléments qui font de ces documents une source riche en renseignements sur l'exploitation cinématographique en général¹¹.

CETTE RICHESSE D'INFORMATIONS tient non seulement à la mise à disposition d'archives exceptionnelles, mais à la facilité avec laquelle on accède aujourd'hui à des sources complémentaires – la presse, indispensable chambre d'écho de la programmation cinématographique en général, devenue peu à peu accessible à la consultation en ligne (mais Raymond lance un appel pour que puisse être matériellement conservée la collection de la *Feuille d'avis de la Vallée de Joux* antérieure à 1921), et les archives de l'ACSR, déposées à la Cinémathèque suisse, auxquelles tous les travaux de quelque mérite ne manquent pas d'aller puiser.

On pourra regretter que l'usage polyvalent de la salle comme «salle des sociétés», auquel il est fait allusion à plusieurs reprises, n'ait pas été mieux mis en évidence, car c'est un trait constant depuis les années 1910 pour beaucoup d'établissements cinématographiques et un fait le plus souvent négligé par concentration sur une fonction jugée principale. Par contre, on est reconnaissant à l'auteur de n'avoir pas négligé la période qui précède 1923, l'année inaugurale. D'une part, les pages sur la création de la Société de gymnastique permettent d'ancrer l'entreprise cinématographique à venir dans le contexte durable de l'activité première de ses promoteurs. D'autre part, l'évocation du passage des tourneurs dans la vallée de Joux de 1905 à 1912 – l'Yverdonnois Weber-Clément en particulier – montre non seulement qu'il y eut une «préhistoire» du cinéma à ces altitudes (1000 mètres), mais fait apparaître aussi l'existence d'un film de 1905 tourné sur place, probablement par Weber-Clément, une «sortie de la fabrique Lecoultré & Cie au Sentier», qui enrichit notre connaissance

filmographique des premiers films réalisés en Suisse romande, sinon notre connaissance matérielle, cette réalisation ne semblant pas avoir été conservée.

Daniel Reymond s'occupe d'un lieu de projection et n'établit pas la filmographie des réalisations tournées dans la vallée de Joux – il y en eut, principalement d'ordre documentaire. Toutefois son évocation, au fil d'une note pour l'un et d'un propos à la première personne pour l'autre, permet de signaler l'existence d'un cinéaste amateur du Lieu, Hubert Lugrin, dont les films sont loin d'être sauvés, quoi qu'en dise Rémy Rochat à l'origine de leur redécouverte¹², et fournit l'occasion de rappeler que le seul long métrage de fiction à avoir utilisé le cadre de la région semble être *Un autre homme* (2008) de Lionel Baier, qui portait même, à l'origine, le titre d'*En Joux*!

¹² Selon Rémy Rochat, ces films auraient été «archivés»... en DVD! Voir [www.histoirevalleedejoux.ch/documents/Séance cinéma.pdf](http://www.histoirevalleedejoux.ch/documents/Séance_cinéma.pdf).

NULLE PART AILLEURS EN SUISSE, l'historiographie du spectacle de cinéma, saisi dans son spectre le plus large, ne présente autant de travaux que pour le Canton de Vaud. Freddy Buache et François Langer pour Lausanne, David von Kaenel pour Vevey et Montreux, Robert Cerutti pour Nyon, Laurent Guido pour la critique journalistique, Gianni Haver pour la censure et la réception, Jean-Baptiste Delèze pour la censure et son abolition, Simon Edelstein pour la documentation photographique¹³: comme en témoigne la bibliographie du livre de Reymond, l'exploitation cinématographique dans le chef-lieu et l'arc lémanique est bien explorée, même si c'est d'une façon inégale en termes de période, de thème et de démarche.

La Bobine, un cinéma à la Vallée de Joux (1923-2015) vient s'ajouter à ces études, dont il tire le meilleur parti. Tout en plaçant l'accent sur une salle «périphérique», cette monographie suggère des pistes nouvelles, comme la formation des opérateurs, l'influence de la critique sur la programmation, le rôle de l'Association cinématographique suisse romande, l'attitude des autorités municipales, l'émergence dans les années 1950 d'une culture cinématographique revendiquée comme telle ou encore l'étude du récent passage à la projection numérique, pour mentionner une mutation qui marque depuis un bon lustre un changement aussi important que le fut, du temps de la pellicule, le passage du muet musicalement «performé» au sonore «mécanique». Aidé par les collectivités publiques quand le demandeur était associatif, ce changement est apparu comme

¹³ Curieusement, l'enquête photographique nationale d'Edelstein, *Rex & Corso. Les salles de cinéma en Suisse* (2011) n'inclut pas La Bobine et si l'inventaire qu'y donne Didier Zuchuat liste onze salles vaudoises, hors chef-lieu, ni La Bobine, ni le cinéma de Grande Salle de Chexbres, ni les Hollywood montreu-siens ne figurent parmi les salles actives en date.

¹⁴ Voir Ivan Merz, « Deux tiers des petits cinémas sont menacés de disparition », *24 Heures* (Lausanne), 12 septembre 2011, pp. 1 et 3.

¹⁵ Mentionné à l'occasion par Reymond, le cinéma du Brassus fait une apparition dans l'historiographie du spectacle cinématographique à propos des réactions du public local devant les actualités allemandes UFA Wochenschau, distribué par Ciné-Circuit en automne 1940 (voir Gianni Haver, *Les Lueurs de la guerre. Ecrans vaudois 1939-1945*, Payot, Lausanne, 2003, pp. 268-269). A trois kilomètres du Sentier, la présence sporadique du cinéma au Casino du Brassus précède de peu celle du Sentier, puis court en parallèle au gré des tourneurs. De 1925 à 1991, les deux lieux montrent régulièrement des films dans leur cinéma respectif.

un facteur décisif dans le maintien des salles « périphériques », mais il serait intéressant de vérifier cette observation dans la durée¹⁴.

Cette dernière remarque permet surtout de réaffirmer que le cinéma ne fut pas une affaire urbaine, comme on a tendance à le penser et que dans ce qui fut jusqu'en 2008 le district de La Vallée, il n'y eut pas, selon les périodes, que la seule Bobine à montrer des films, comme le signale Daniel Reymond¹⁵.

AUX EDITIONS DE LA THIÈLE, coopérative yverdonnoise fondée sur le bénévolat, revient le mérite d'avoir publié cet ouvrage dans la continuité de *Paillard Bolex Boolsky* (2013), en prenant acte des possibilités qu'offre l'histoire locale pour proposer aux lecteurs des sujets dont le traitement est susceptible de faire référence à une autre échelle aussi. Et, à propos d'édition, il aurait fallu dans cette recension évoquer plus en détail l'iconographie, ces quelque cent cinquante documents dûment légendés qui ne sacrifient pas à l'ornementation, tout en ne perdant rien de l'attrait que peut avoir un album d'images.

L'ensemble est ordonné par le fil conducteur des photographies de Julien Roux, qui propose une traversée contemporaine du lieu, et se présente dans une mise en pages plaisamment rigoureuse ordonnée par Julien Fischer.